

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. WALERY

G.^{al} CLARET DE LA TOUCHE

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL WIELEMANS



La mission qui a représenté le gouvernement français aux funérailles du général Wielemans. On voit, un peu en avant, le colonel Génie.



La mission anglaise saluant le drapeau français ; en avant, à gauche, le prince de Teck, puis sir Herbert Plumer et le général Maxwell.



Le général Wielemans, généralissime de l'armée belge, a été inhumé le 8 janvier en terre belge, à proximité du front. Le roi Albert, entouré de sa maison militaire, assistait aux funérailles qui furent grandioses. Les gouvernements alliés étaient représentés chacun par une mission militaire. Notre photographie représente le baron de Broqueville, ministre de la guerre belge, lisant devant la tombe son discours.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 4 au 11 Janvier

Le lieutenant-général Wielemans, chef d'état-major de l'armée belge, est mort subitement le 5 janvier : il avait organisé la sortie des troupes belges d'Anvers en 1914 et s'était distingué par sa brillante conduite sur les lignes de l'Yser. Il est remplacé dans ses hautes fonctions par le lieutenant-général Kuquoy, un Wallon qui a débuté dans la carrière à l'âge de onze ans comme élève enfant de troupe. Il a été blessé deux fois au cours de la présente guerre, à Anvers et sur l'Yser. C'est un officier d'une rare énergie : un chef dans toute l'acception du terme.

La période du 4 au 11 janvier a été active sur tous les fronts : nos alliés anglais dans leurs secteurs ont continué à appliquer la tactique de harcèlement qui leur réussit. Le 4, ils opèrent ainsi au nord-est d'Arras, dans la région de Wytschaete. Les Allemands essaient en vain de les surprendre à l'est d'Armentières. Le 5, lutte d'artillerie et de mines. Le 6, nos amis s'emparent de deux postes ennemis au nord de Beaumont-Hamel et exécutent avec succès un fort coup de main contre les lignes allemandes au sud-est d'Arras ; les troupes britanniques pénètrent sur un large front dans le système des tranchées ennemies et s'avancent jusqu'aux troisièmes lignes, causant des dégâts importants aux travaux défensifs. Toutes les petites affaires menées ainsi depuis Noël leur ont rapporté 250 prisonniers. Le 7, un nouveau coup de main réussit à nos alliés au sud d'Armentières ; ce jour-là, les Allemands essaient en plusieurs endroits de reprendre pied sur le terrain perdu, préjudant à chacune de leurs attaques par une action plus ou moins intense d'artillerie. Ils échouent dans toutes ces tentatives : à Beaumont-Hamel, au sud d'Arras et vers Wytschaete. Ils subissent partout de lourdes pertes. Une forte tentative contre des postes anglais au nord d'Ypres n'a pas plus de succès, bien que montée beaucoup plus sérieusement que les autres. Les Boches en espéraient de gros résultats ; ils avaient massé des réserves très importantes à Roulers, Courtrai et Menin. Ce ne fut certainement là que le prélude d'une tentative de forçement du front. La formidable réponse de l'artillerie britannique aux pièces de l'ennemi l'empêcha de déployer toutes ses forces. Pendant six heures, nos alliés bombardèrent sans répit les localités où les réserves attendaient le moment de se ruer sur Ypres, et elles l'attendirent en vain. L'affaire se termina par un reflux considérable de blessés, gagnant en d'interminables convois l'arrière des lignes allemandes. Les morts durent être très nombreux. Le lendemain, les Boches essaient de se consoler de leur échec par un copieux bombardement d'Ypres ; nos alliés ne le laissent pas sans riposte ; d'ailleurs sur tout ce front leur canon bat continuellement les positions adverses. Ce même jour, l'ennemi essaie de pénétrer dans les lignes anglaises au sud-est de Souchez et il est rejeté dans les siennes, laissant de nombreux tués et blessés sur le terrain.

Les Allemands travaillent, dit-on, activement à consolider les défenses derrière le front d'Ypres ; le long de Tenxreelers, Gheluwe et de Ledegen, ils construisent des tranchées-abris cuirassées, des stands pour canons et mitrailleuses. Menin est mis en état de défense : les plus vastes caves sont consolidées et aménagées comme pour soutenir un siège. En attendant, le cimetière de cette localité a reçu, après le dernier combat, une quantité considérable d'Allemands ; et il n'en a été enterré là qu'une partie de ceux qui y perdirent la vie.

Le 9, nouveau coup de main anglais sur des tranchées en face d'Hulluch. En dehors de cette petite affaire, l'artillerie et les mines sont seules actives ce jour-là.

Le 10 est marqué par le grand nombre de petites opérations dont nos alliés prennent l'initiative un peu partout dans leurs secteurs. A l'est de Beaumont-Hamel ils enlèvent une tranchée et 140 prisonniers ; à l'est de Loos, dans un autre coup de main, ils prennent encore des hommes à l'ennemi ; en face d'Armentières, ils pénètrent dans les tranchées de l'ennemi, les bouleversent, détruisent du matériel et tuent beaucoup de monde. Pendant ce temps, sur d'autres points, leur artillerie bat efficacement les positions allemandes.

Jusqu'au 6 janvier, les communiqués ne nous disent rien de notre front de la Somme. Ce jour-là, notre artillerie exécute des tirs de destruction efficaces sur les organisations allemandes des régions Bois-Labbé, Omiécourt et Licourt. On ne reparle d'actions d'infanterie que le 8, où il y eut des rencontres de patrouilles dans la région de Bouchavesnes.

Du 4 au 11, on voit reparaître dans les communiqués les noms de sec-

teurs dont on ne parlait plus depuis assez longtemps. Les Boches continuent la tactique que nous avons déjà signalée et qui consiste à tâter nos lignes tantôt ici, tantôt là, et surtout où ils croient qu'on s'attend le moins à leur attaque. Cela commence par un bombardement plus ou moins résolu, que suit bientôt une attaque dont l'importance varie suivant la solidité présumée du front ; parfois on s'en tient au bombardement, lorsqu'on suppose, à l'activité de la riposte, qu'il n'y a rien à tenter de ce côté-là. Le lendemain, on renouvelle le coup de sonde sur une autre partie de nos lignes. Il faut remarquer que toutes ces tentatives pour nous surprendre échouent. Des opérations de ce genre sont à signaler en Champagne, entre Oise et Aisne, en Argonne et en plusieurs endroits dans la région de la Meuse. Comme de juste, nos nouvelles positions du secteur de Verdun sont les plus sujettes aux alertes : au Mort-Homme, à la cote 304, il y a journellement à disperser des patrouilles, des reconnaissances ennemies dont l'échec fait avorter les grosses attaques qu'elles étaient probablement chargées d'éclairer. Un des endroits qui ont été ainsi le plus vivement attaqués est un village situé entre les Eparges et le fort de Troyon, dans un vallon des Côtes-de-Meuse : Vaux-lès-Palameix est à la lisière Nord de la bande de pays par laquelle les Allemands s'étendent de la Meuse à la Moselle. La configuration du sol, l'épaisseur des forêts qui couvrent la région rendent aisée la préparation des coups de main ; mais nos troupes sont sur leurs gardes et, bien que les tentatives pour les surprendre aient été fréquentes, elles n'ont jamais abouti. Il a été également question des Vosges ; le 7, à l'ouest de col Sainte-Marie, nos feux ont brisé net une tentative d'attaque. Là aussi nos soldats vivent le doigt sur la gâchette. Une activité incessante anime cette région ; les chasseurs alpins ont rendu les mon-

tagnes accessibles pour nous en construisant des routes inaccessibles à l'ennemi en y multipliant les défenses. Les troupes des Vosges sont à vingt heures du Rhin : elles n'oublient pas qu'elles tiennent là une des clefs de la France. Signalons enfin le coup de main tenté sans succès, le 9, par les Boches, contre une de nos tranchées vers Dreslincourt, au nord de Ribécourt, à moins de 10 kilomètres au-dessous de Noyon : nos positions dans ce secteur dominent le pays qui est assez accidenté et très boisé : les environs de Noyon sont un des endroits où les Allemands se trouvent le plus près de Paris, mais cela n'augmente pas leurs chances d'y arriver. En 1914, cette région fut le théâtre de combats particulièrement violents. Ribécourt, chef-lieu de ce canton, est une localité de plus de 800 habitants, à 97 kilomètres de Paris, sur la ligne

de Paris à Saint-Quentin. Le 10, on signale que la lutte d'artillerie, très vive, s'étend à la plus grande partie du front, mais avec une intensité plus marquée au nord de la Somme et dans l'Argonne.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL CLARET DE LA TOUCHE

Né à Rennes le 1^{er} octobre 1852, le général Claret de La Touche entre dans l'armée en 1870 ; sorti de Saint-Cyr en 1871 dans l'infanterie, il arrive au grade de capitaine en 1880, au grade de colonel en 1906, de brigadier en 1911.

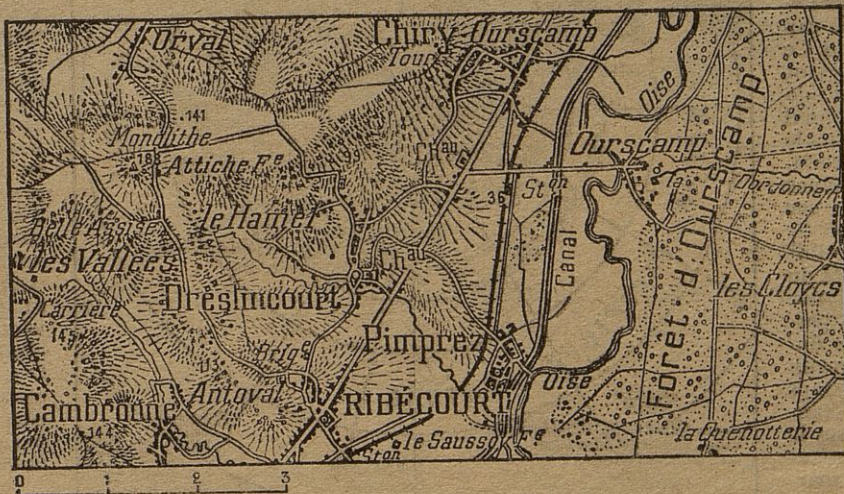
La mobilisation le trouva à la tête de la 36^e brigade d'infanterie à Angers ; il fut nommé au commandement de la 115^e brigade et prit part aux batailles du début de la guerre. Pendant la bataille de la Marne il fut placé à la tête d'une division ; les qualités qu'il montra alors lui valurent la croix de commandeur de la Légion d'honneur avec le motif ci-après :

« Officier général d'une haute valeur morale et d'une bravoure personnelle »
 « parfois téméraire, qui exerce avec la plus grande distinction depuis trois mois »
 « le commandement d'une très grosse division sans cesse en contact étroit avec »
 « l'ennemi. S'est distingué spécialement les 9 et 10 septembre, au moment où il »
 « a pris sous le feu le commandement d'une division et remporté à sa tête un »
 « vrai succès, à l'attaque d'un col, prenant à l'ennemi des canons, des mitrail- »
 « leuses et lui faisant subir de grosses pertes. »

Le général Claret de La Touche, atteint par la limite d'âge, a été maintenu en activité. Il a été cité à l'ordre de l'armée dans les termes suivants :

« A organisé avec un grand sens tactique l'attaque d'une position puissamment fortifiée. A été pour ses troupes un modèle d'activité et de bravoure. »

Le 27 avril 1916, il était promu grand-officier de la Légion d'honneur. Après l'offensive de la Somme, le général Claret de La Touche a été mis à la tête du glorieux corps d'armée qui s'est illustré dans la défense de Nancy et pendant les batailles de Verdun et de la Somme.



RÉGION DE RIBÉCOURT-LE HAMEL

VERS LE POLE SUD

L'Expédition Shackleton

Lorsque la guerre fut déclarée, le célèbre explorateur anglais Shackleton s'appretait à entreprendre une grande expédition dans les parages du pôle Sud. La date même de son départ était fixée. Pour un voyageur quelle déception! Pendant des mois avoir travaillé jour et nuit à mettre son projet sur pied, et au moment de l'exécution, être obligé de renoncer aux vastes espoirs qu'on avait conçus! Pas une minute Shackleton n'hésita cependant. Officier de réserve de la marine royale, il offrit immédiatement ses services à l'amirauté. Aucune restriction à la vie nationale, tel était alors le mot d'ordre chez nos alliés et le premier le roi George V insista pour que l'explorateur ne modifiât pas ses projets. Les Anglais avaient d'ailleurs une revanche à prendre. Dans le match pour la conquête du pôle Sud, ils avaient été battus par les Norvégiens; un an avant Scott, Amundsen avait touché le but.

Une figure singulièrement intéressante que ce célèbre explorateur. Tour à tour marin, directeur de revue, puis candidat à un siège de député, il trouve finalement sa voie dans l'exploration polaire où il débute par un coup d'éclat qui, d'emblée, le classe au nombre des plus grands voyageurs. Alors qu'avant 1909 nul n'avait réussi à approcher du pôle austral à moins de 856 kilomètres, lui parvient jusqu'à 179 kilomètres du but suprême. Seule la famine eut raison de sa ténacité, de quelle énergie, de quelle force de résistance il fit preuve dans cette marche de quatre mois sur la glace, cela passe toute imagination. Comme le célèbre Wellington, Shackleton peut être qualifié d'homme de fer. Sur lui ni fatigues ni privations n'ont de prise et les obstacles ne font qu'exciter l'acuité de sa volonté.

Sa campagne de 1914 comportait un plan grandiose. Afin d'en montrer l'ampleur, quelques données géographiques sont nécessaires. On sait aujourd'hui que la calotte australe du globe est occupée par un continent dont l'étendue égale pour le moins celle de l'Europe et de l'Australie réunies. Il y a là une sixième partie du monde entièrement couverte de glaciers et hérissée de cimes hautes comme les Alpes. Cette énorme gibbosité, Shackleton se proposait de la traverser de part en part. Pour cela il projetait de s'établir sur la terre du Prince Luitpold à l'extrémité méridionale de la mer de Weddell, la profonde entaille creusée par l'Atlantique austral dans l'épaisseur du continent antarctique à l'est du cap Horn, et de se diriger de là vers le pôle Sud. Ce point atteint, il descendait ensuite sur le versant pacifique, celui qui fait face à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, en reprenant le chemin qu'il avait suivi en 1909 lors de sa tentative vers le pôle, de manière à aboutir à la terre Victoria. C'était un trajet de 2.700 kilomètres, la distance de Paris à Petrograd, tout entier à effectuer sur des glaciers crevassés et à travers des chaînes de montagnes. A coup sûr, la fin du voyage serait extrêmement pénible; peut-être à la descente du pôle serait-on exposé à manquer de vivres. Afin de parer à ce danger, l'expédition fut partagée en deux groupes; monté sur le navire *Endurance*, Shackleton se dirigea vers la terre du Prince Luitpold pour entreprendre au printemps 1915 la traversée du continent antarctique, tandis qu'un second détachement, embarqué sur le vapeur *Aurora*, allait s'établir sur le versant opposé, à la terre Victoria, avec mission de marcher à la rencontre de la caravane partie de la terre du Prince Luitpold.

Le 5 décembre 1914, le chef de l'expédition quittait la Géorgie du Sud, une grande île de l'Atlantique austral dans l'est du cap Horn, en route pour le Sud. Deux jours plus tard, les premiers icebergs sont en vue, des blocs monstrueux hauts d'une vingtaine de mètres et de plusieurs kilomètres de tour. A mesure que l'on avance, les glaces deviennent de plus en plus serrées jusqu'à couvrir entièrement la mer. Comment, à travers de pareilles croûtes solides, un navire peut-il passer? C'est qu'au milieu de ces embâcles s'ouvrent des canaux très étroits, par lesquels le vapeur réussit à se faufiler. Mais au prix de combien de difficultés et de dangers! Que de fois le chenal se trouve barré! Si l'obstacle n'est pas trop épais, on s'ouvre un passage de vive force en lançant le bateau comme un bélier. Le banc de glace est-il au contraire très solide, et y a-t-il le péril pour le navire à l'attaquer, point d'autre ressource que de mouiller et d'attendre que les vents ou les courants aient déplacé le barrage. Aussi, combien lents sont les progrès! En février, le mois d'août de l'hémisphère austral, le froid devient très vif: 17° sous zéro! Sous l'influence de cette basse température, les canaux gèlent et les différents fragments de la banquise se soudent, enfermant l'*Endurance* dans un étau de glace. Non seulement l'expédition est prisonnière, mais la voûte maintenant entraînée en sens inverse de la direction qu'elle voulait suivre. Sous la poussée d'un courant marin, toute la masse de glace avec laquelle le navire fait corps dérive lentement vers le Nord-Ouest, alors que la terre du Prince Luitpold se trouve dans le Sud. Dès lors plus d'espoir d'atteindre les rivages du continent antarctique ni d'accomplir le raid projeté vers le pôle. Puis voici que soudain la glace entre en convulsion. Poussée avec une force irrésistible, elle s'amoncelle contre le navire jusqu'à une hauteur de 12 mètres, tandis que des blocs pesant plus de trente tonnes heurtent ses flancs. Pressée et choquée de tous côtés, l'*Endurance* n'est plus qu'une pauvre épave, faisant eau de toutes parts. En octobre, le début du printemps antarctique, les assauts de la banquise deviennent encore plus violents. Un jour, brusquement, le vapeur se trouve soulevé hors de la glace et jeté sur le flanc; une semaine plus tard, nouvelle attaque; de larges brèches s'ouvrent dans la coque, le pont se disloque; cette fois, c'est la fin!

Shackleton n'avait pas attendu ce moment pour assurer le sauvetage de son équipage. Sur la banquise, des approvisionnements considérables avaient été débarqués, des tentes et des baraquements dressés pour abriter les hommes. Un petit village était ainsi poussé au milieu du grand désert blanc. A quels

dangers ne se trouve-t-il pas exposé! D'un moment à l'autre une collision des glaces peut envoyer au fond de la mer les abris et les dépôts de vivres; ce sera alors la famine. Si, par bonheur, on échappe à ce danger, l'avenir n'en reste pas moins singulièrement sombre. Entre le radeau de glace sur lequel l'expédition s'est réfugiée et les terres habitées les plus méridionales du continent américain s'étend d'abord une banquise large de plusieurs centaines de kilomètres et ensuite un des océans les plus tempétueux du globe. De ces deux obstacles les explorateurs pourront-ils triompher? Sans succès, ils essaient de gagner la mer libre en cheminant sur la glace. Shackleton prend alors le parti de demeurer en place et de se laisser véhiculer par le courant. Mais les progrès sont terriblement lents, moins de quatre kilomètres par jour! L'été, puis l'automne s'écoulent sans que les naufragés entrevoient la délivrance. Les vivres commencent à diminuer, et les tentes en lambeaux n'offrent plus qu'un abri insuffisant. Dans ces conditions l'équipage serait incapable de résister à un second hivernage. Au moment même où l'avenir semble désespéré, une éclaircie se produit. Les îles voisines de la terre de Graham apparaissent à l'horizon; en même temps la banquise s'ouvre. Aussitôt les embarcations sont mises à l'eau; à tout prix il faut attendre une des côtes en vue, sinon ce sera la mort par la faim et le froid. Alors commence une lutte terrible afin d'échapper à l'étau des glaces qui semble vouloir retenir les malheureux naufragés. A peine ont-ils réussi à fuir son étroite qu'une tempête éclate et les oblige à se réfugier de nouveau sur un glaçon. Sous le choc des vagues, le bloc sur lequel ils ont pris place s'effrite; d'heure en heure leur radeau diminue et l'engloutissement devient imminent! Heureusement la mer tombe... Dès que l'embellie se produit, on repart. Avec l'énergie du désespoir les hommes ramont jour et nuit. Efforts inutiles! Tandis qu'ils luttent pour avancer dans l'Ouest, le courant les rejette dans l'Est. Après cela une nouvelle tempête, accompagnée d'un chasse-neige aveuglant et d'une température très basse. Par ce froid intense les embruns, en tombant, se congèlent immédiatement, recouvrant les canots d'une épaisse couche de glace. Sous le poids de cette surcharge, les embarcations enfoncent de plus en plus, et, pour éviter l'engloutissement, les hommes qui ne ramont pas travaillent constamment à briser cette gangue glacée.

Après six jours de lutttes et de privations qui semblent dépasser la limite des forces humaines, les explorateurs arrivent enfin à l'île de l'Eléphant, mourant de faim et de froid. Là, une poignante déception les attendait. Partout des rochers à pic; en deux endroits seulement de petites plages, encore doivent-elles être submergées par les grandes marées; dans ces conditions, l'expédition n'a d'autre recours que de s'installer dans une caverne de neige.

Sur cette terre déserte, ces braves se trouvent de nouveau dans une situation presque désespérée. Ils ne possèdent plus de vivres que pour trois semaines, et dans l'état d'épuisement auquel ils sont réduits pourront-ils supporter les rigueurs d'un second hivernage? Aussi bien Shackleton n'hésite pas. C'est pour avoir eu confiance en lui que ces vaillants marins se trouvent en danger, c'est donc à lui de les sauver. Et avec cinq volontaires il part dans un canot de 6 mètres de long chercher du secours à la Géorgie du Sud, la terre habitée la plus proche. Un voyage de 1.400 kilomètres sur le dangereux océan du cap Horn. Dès le départ, la tempête se lève, et, deux semaines durant, coups de vent et tourmentes de neige se succèdent sans répit; vingt fois la frêle embarcation se trouve en perdition, vingt fois elle échappe par miracle. Enfin, après un mois d'une navigation qui constitue une des plus étonnantes aventures de mer vécues de nos jours, Shackleton arrivait à la Géorgie du Sud.

Le chef de l'expédition sait la détresse de ses camarades; aussi, sans prendre aucun repos, il repart sur un baleinier à leur secours. On est au milieu de mai, le mois de novembre austral. Sous ces basses latitudes, c'est l'hiver dans

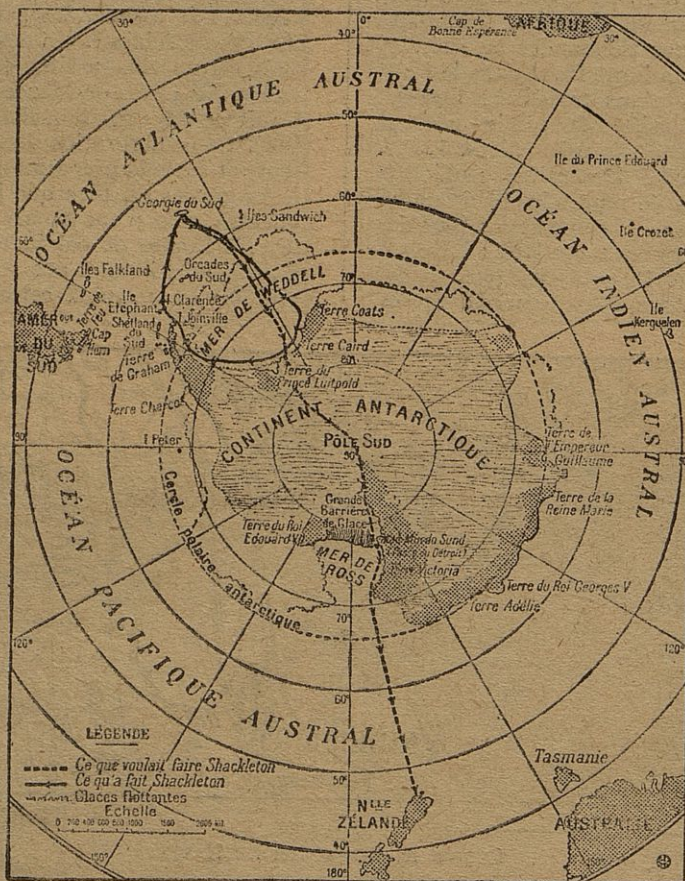
toute sa rigueur. Déjà une épaisse banquise entoure l'île de l'Eléphant; Shackleton a beau multiplier les tentatives; toutes demeurent sans résultat. Mais un homme de sa trempe ne recule jamais lorsque ses compagnons se trouvent en péril. Sans se laisser rebuter, il livre assaut sur assaut au rempart de glaces flottantes qui emmure les naufragés. Seulement à la fin d'août, il eut la satisfaction de le forcer et de retrouver son équipage sain et sauf. Grâce aux phoques et aux pingouins, il avait réussi à subsister après l'épuisement de ses provisions. Pendant quatre mois et demi, ces vingt-deux marins anglais ont vécu en Robinsons sur cette terre glacée, vivant des aventures extraordinaires, qui semblent une suite à celles du fameux capitaine Hatteras.

Non moins dramatique que la dérive de Shackleton à travers la mer de Weddell a été le voyage du second groupe de l'expédition, celui parti pour la terre Victoria sur le vapeur *Aurora*.

Dans le courant de janvier 1915, le navire arrivait à destination; aussitôt, des détachements portaient installer des dépôts de vivres sur l'immense glacier que la caravane partie de la terre Luitpold devait suivre à son retour du pôle. Trois mois plus tard, l'une de ces escouades n'était pas encore rentrée. On allait se mettre à sa recherche lorsqu'un furieux ouragan se déchaîne et entraîne l'*Aurora* au milieu d'une banquise en dérive. En vain l'équipage essaie de dégager son navire: le bateau demeure fixé à un énorme champ de glace que les vents et les courants entraînent. Peu s'en fallut qu'il ne subit le même sort que l'*Endurance*. Après sept mois de détention dans la banquise, l'*Aurora* à moitié désemparée réussit à regagner la Nouvelle-Zélande. Dix hommes de son équipage étaient demeurés dans l'Antarctique, six composant l'escouade dont on était sans nouvelles lorsque le navire avait dérapé et quatre qui se trouvaient sur le rivage et qui n'avaient pas eu le temps de réembarquer. Aussi bien, après avoir sauvé ses camarades de l'île de l'Eléphant, Shackleton reprend immédiatement la mer à destination de la terre Victoria pour se mettre à la recherche des disparus. Comme tout véritable chef, le grand explorateur estime qu'il se doit tout entier même au plus humble de ses matelots.

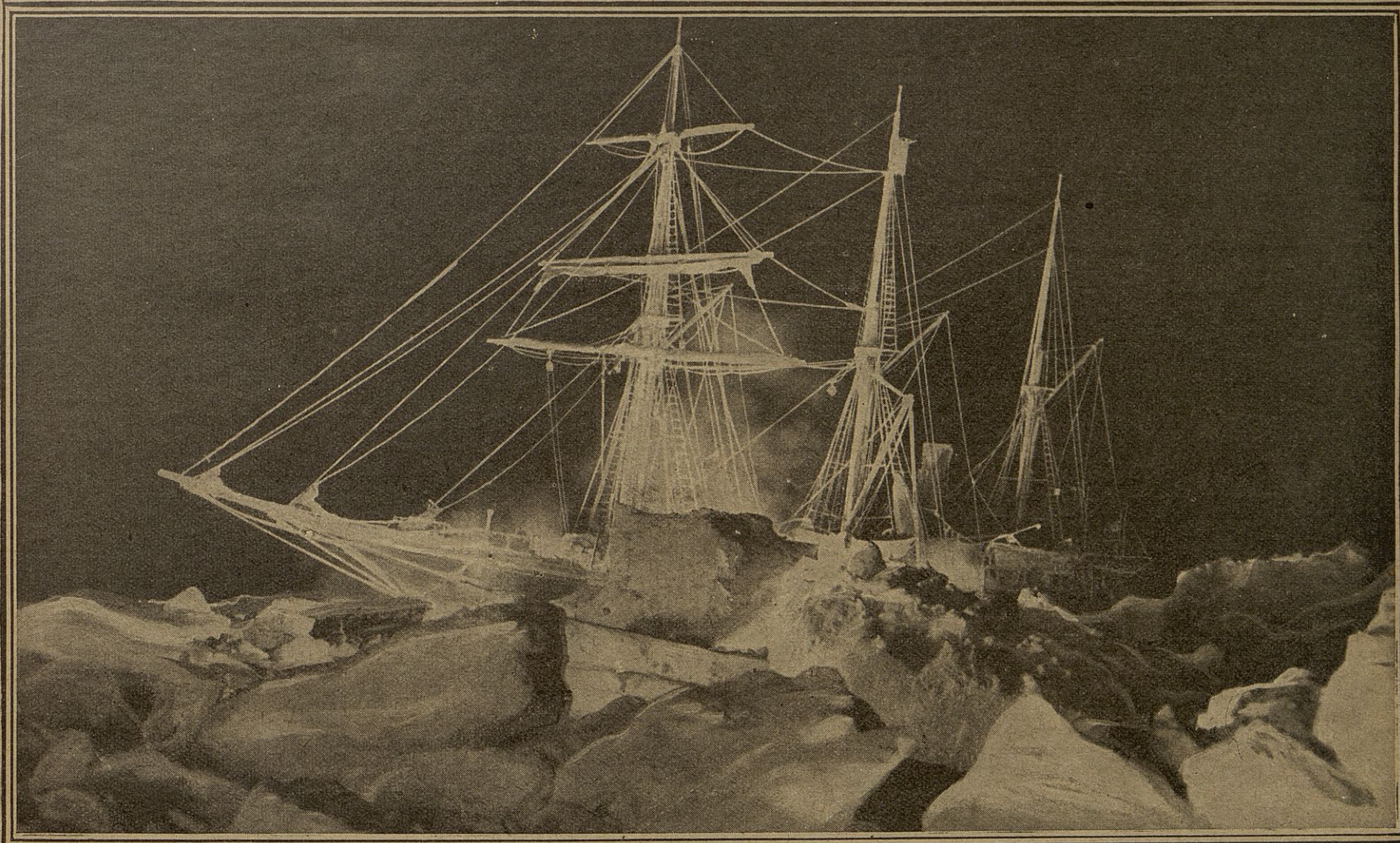
CHARLES RABOT.

Les photographies que nous publions dans les pages suivantes ont été prises par M. Frank Hurley qui faisait partie de l'expédition de sir Ernest Shackleton.

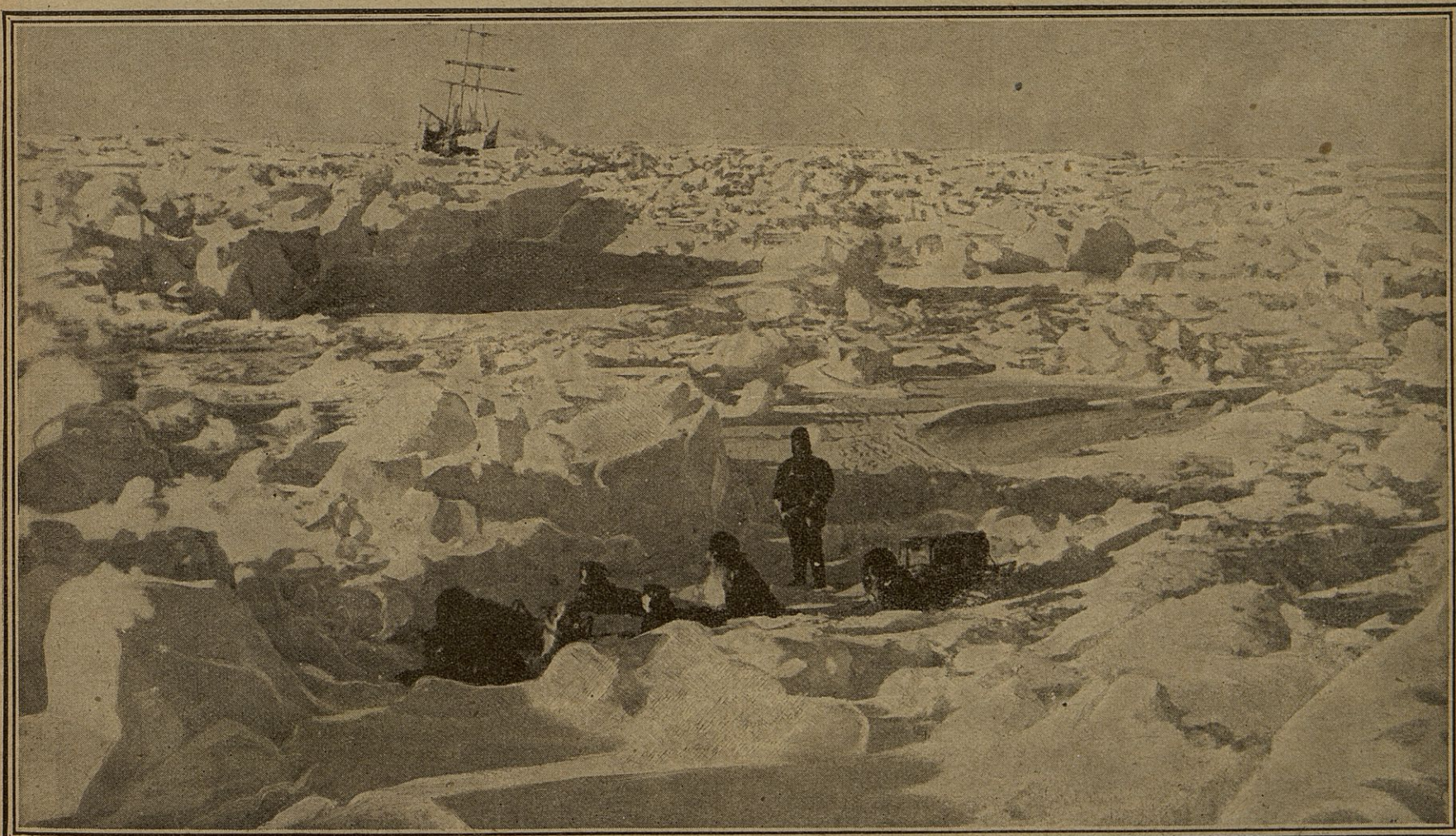


L'« ENDURANCE » AU MILIEU DES GLACES

L'EXPÉDITION SHACKLETON



Le trois-mâts l'« Endurance », qui portait l'expédition de Shackleton au pôle Sud, fut pris dans les glaces. De violentes contractions faisaient voler la banquise en éclats. D'immenses blocs étaient alors projetés les uns sur les autres avec le bruit du tonnerre. Une véritable marée de glaçons roulait ainsi vers l'« Endurance », qui craquait de toutes parts sous la pression effroyable que sa carène endurait, mais restait immobilisée. Cette ruée s'arrêta soudain à quelques pieds du navire qui, pour le moment du moins, était sauvé.



D'immenses champs de glace flottent en tous sens sur la mer de Weddell; ils s'entrechoquent avec un bruit fantastique, se soudent, se disloquent, se renversent les uns sur les autres, tombent en pièces et se reconstituent continuellement. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'un moutonnement de blocs informes, avec çà et là de l'eau au fond des cassures. L'« Endurance », bloquée dans le vaste banc qui l'entraînait, dérivait au sein de ce chaos, tantôt exhaussée par l'accumulation des glaces, tantôt affalée dans une dépression.

L'AGONIE DE L'« ENDURANCE »

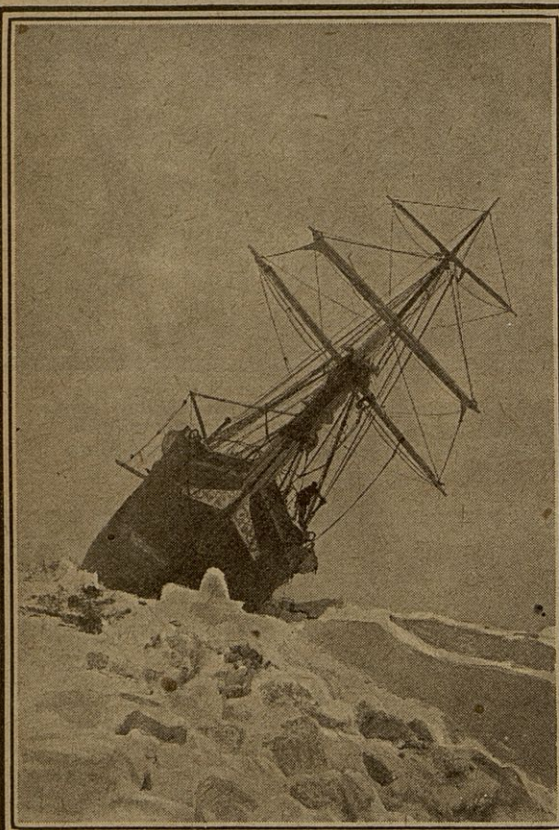
L'EXPÉDITION SHACKLETON



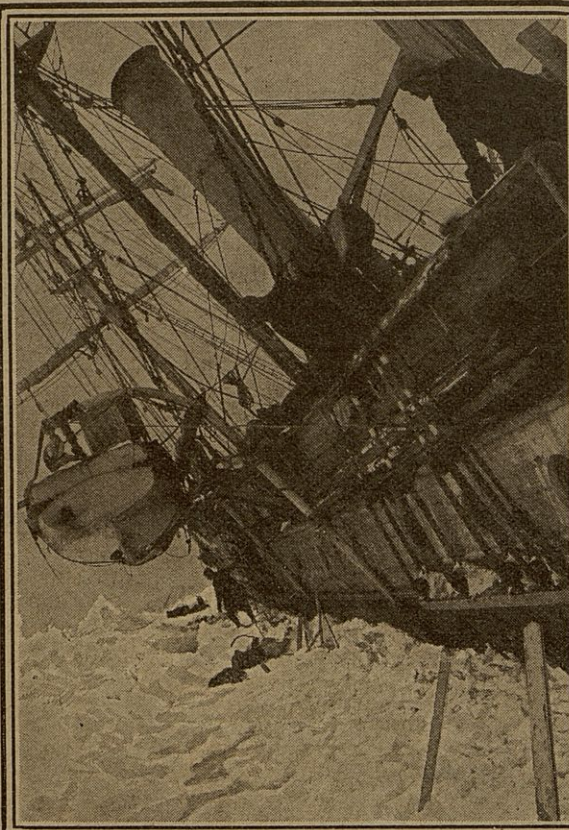
La glace, qui s'étendait d'abord comme une immense plaine, se souleva peu à peu par masses irrégulières et présenta l'image du chaos. Des blocs de plus de 50 tonnes surplombaient l'« Endurance ».



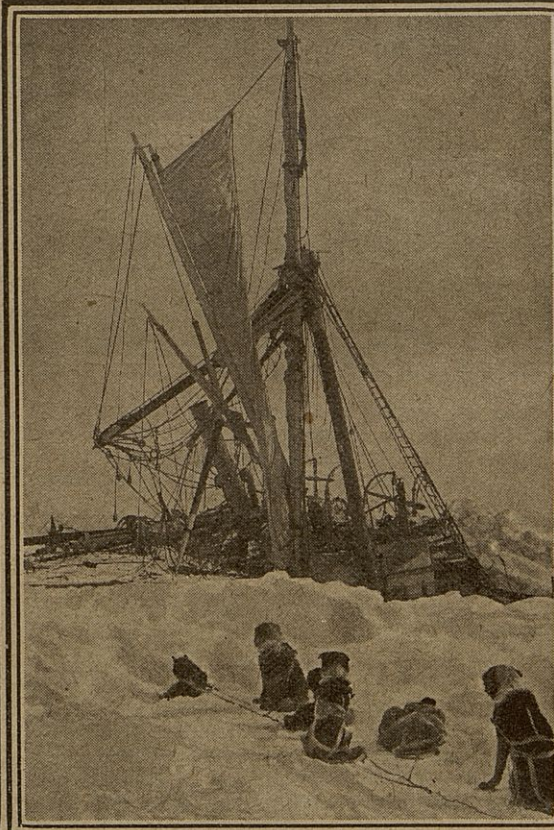
La pression des glaces souleva le navire, brisa le gouvernail, défonça la carène. L'eau éteignit les feux ; les pompes ne fonctionnaient plus. Il fallut évacuer l'« Endurance » pour camper sur la glace.



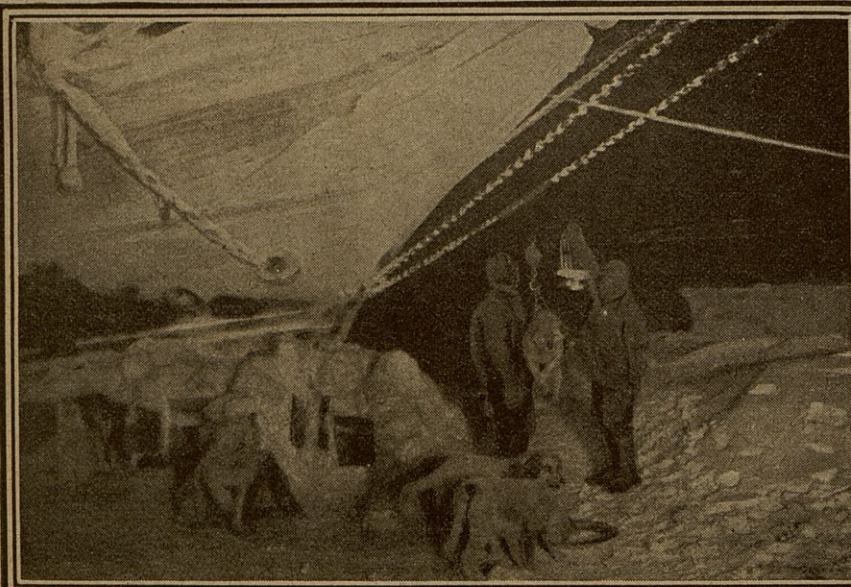
Il ne s'écoula que quinze secondes entre le moment où la glace atteignit l'« Endurance » et par sa pression la mit dans cette situation.



Le navire resta quelque temps dans cette position périlleuse. Cette photographie a été prise une semaine avant qu'il ne sombrât.



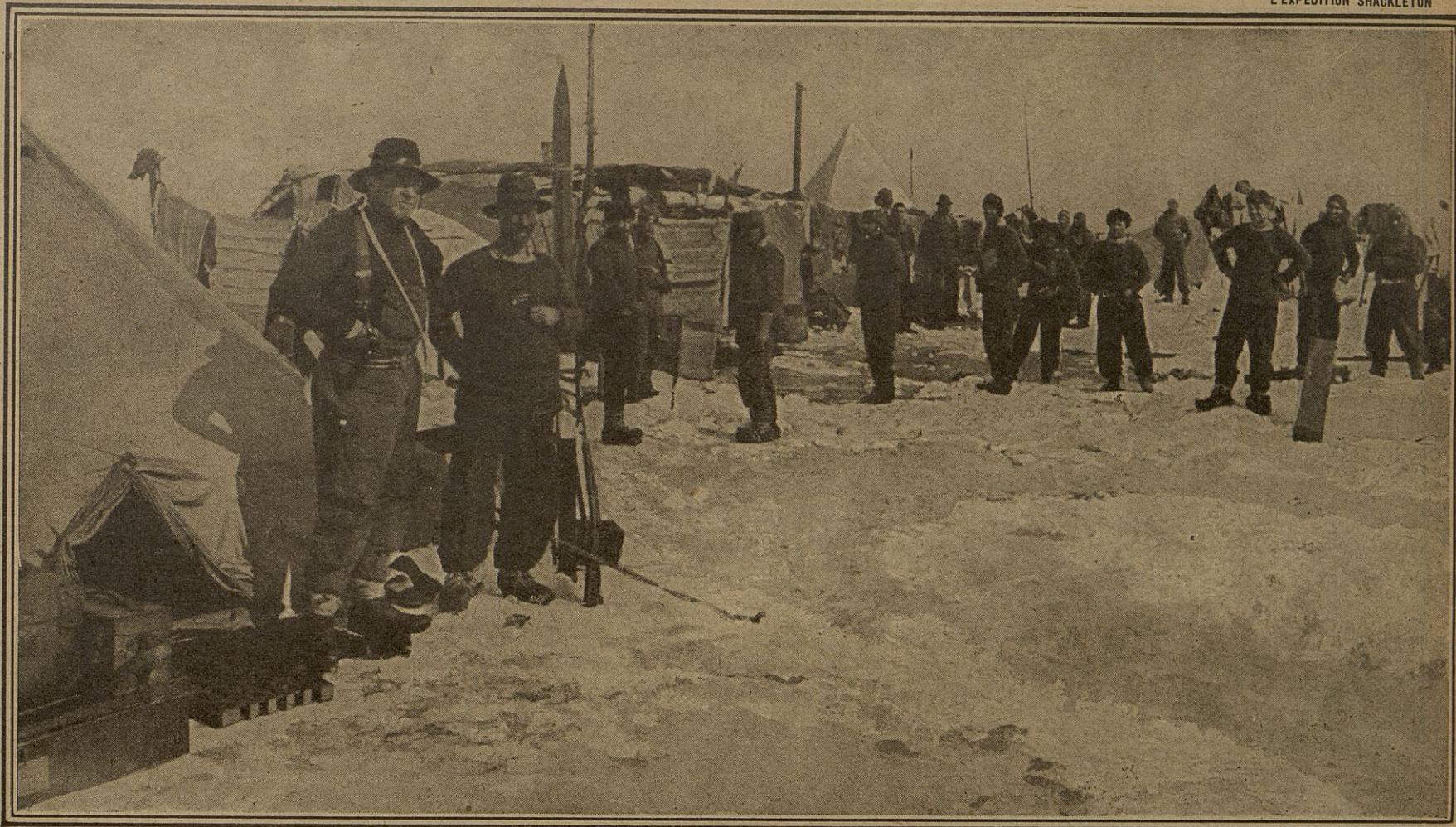
La pression ayant molli, le navire s'enfonça entre les glaces ; elle recommença, broya la membrure et l'« Endurance » s'engloutit.



Les chiens pour l'usage des traîneaux étaient bien nourris et traités avec des soins particuliers. On les pesait périodiquement (à gauche) pour s'assurer de leur état. Tant que l'« Endurance » fut bloquée dans les glaces, durant la nuit antarctique, ils étaient logés dans des terriers de neige bâtis pour eux (à droite) sur la glace à proximité du bâtiment, afin de pouvoir être embarqués en cas de débâcle.

DANS L'ILE DE L'ÉLÉPHANT

L'EXPÉDITION SHACKLETON



Le campement que les naufragés installèrent sur la glace à l'île de l'Éléphant, lorsque l'« Endurance » eut sombré, et où ils durent attendre l'arrivée du secours que leur chef était allé chercher en Amérique. À gauche : sir Ernest Shackleton ; auprès de lui, M. Franck Wild, commandant en second de l'expédition, qui, par son énergie et sa présence d'esprit, contribua puissamment au sauvetage de ses compagnons ainsi que des documents et collections recueillis, qui sont d'une valeur inestimable pour la science.



Pendant douze mois le navire, puis, après sa disparition, le camp furent menacés de la chute de ce formidable iceberg, dérivant aux côtés de la nappe de glace qui les supportait. Les naufragés l'appelaient « Rampart-berg » ; à plusieurs reprises il parut être sur le point de s'abattre sur eux. Leurs inquiétudes étaient justifiées par les fréquentes collisions qui choquaient cette masse contre les masses voisines. Enfin ils furent délivrés de leur anxiété grâce au courant qui, changeant brusquement de direction, éloigna d'eux l'iceberg.

L'EXPLORATEUR SHACKLETON REVIENT AU SECOURS DE SON ÉQUIPAGE



Le 24 août 1916, Shackleton, à son retour de la Géorgie du Sud, réussit, après plusieurs tentatives infructueuses, à approcher de l'île de l'Éléphant où vingt-deux de ses compagnons s'étaient réfugiés depuis quatre mois et demi. En voyant venir le canot qui porte leur chef et va les emmener sur le « *Yelcho* » resté au large, les naufragés manifestent leur joie. Dans le médaillon : leur campement sur une pointe de roc de l'île de l'Éléphant, où ils vécurent presque exclusivement de quelques végétaux marins et de la chair des pingouins ou des veaux marins qu'ils pouvaient capturer.

SHACKLETON AU SECOURS DE SES COMPAGNONS

L'EXPÉDITION SHACKLETON



Shackleton partant de l'île de l'Eléphant dans une chaloupe afin d'aller à 750 milles de là, à la Géorgie du Sud, chercher du secours pour ses compagnons.



Arrivée du vapeur chilien « Yelcho », portant Shackleton qui vient chercher ses compagnons laissés sur l'île de l'Eléphant ; ceux-ci, craignant que le vapeur passe sans les voir, ont allumé sur la glace un grand feu pour attirer son attention. Dans le médaillon : sir Ernest Shackleton et M. Hurley, l'auteur de ces photographies, devant leur tente sur la glace, au Camp de la Patience. Le fourneau servant à faire la cuisine est un vieux bidon à huile ; le combustible, de la graisse de baleine et de la peau de pingouins.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE X (Suite)

L'ENFER DE GLACE

Quand il reprit connaissance, il était étendu sur un roc, enfoui presque en entier sous une épaisseur de neige dont les pattes agiles de Fellow s'acharnaient à le débarrasser...

Il était lui-même incapable de coopérer à son propre sauvetage ; ses membres glacés par le froid n'eussent pu faire le plus petit mouvement et son cerveau, comme ankylosé, eût été incapable de produire le moindre effort.

Tout ce dont il était capable était de constater qu'autour de lui, le soleil brillait, éclatant...

Le cataclysme avait cessé, la nature alpestre avait repris sa sauvagerie immobilité : c'était comme si André eût été la proie d'un épouvantable cauchemar...

Entre ses bras, il tenait toujours le corps inanimé de sa compagne : cette vue suffit à faire renaître en lui une énergie suffisante et un impérieux désir de vivre...



Fellow, cependant, travaillait activement à débayer la neige qui ensevelissait son ami et peu à peu le froid glacé qui pesait sur la poitrine d'André s'allégeait, permettant à ses poumons de jouer plus aisément...

Bientôt débarrassé complètement, il put se redresser et sa première pensée fut pour jeter autour de lui un regard plein de curiosité angoissée.

Où était-il ?... Dans quelle région nouvelle l'avalanche l'avait-elle précipité ?...

Et la barrière de glace, tombeau du secret de François Merlier, qu'était-elle devenue ?...

Cette incertitude suffit à lui rendre miraculeusement sa force de volonté...

Les yeux levés à la recherche de points de repère, il reconnut, dressant au-dessus des monts voisins leurs cimes orgueilleuses que le cataclysme avait épargnées, le Grosshorn, puis, sur sa droite, le Reithorn... et enfin, là, sur sa gauche, la Weisse Frau...

Mais alors il avait roulé dans un gouffre et il suffisait qu'il eût l'énergie nécessaire de s'accrocher aux aspérités de glace qui l'entouraient pour qu'il lui fût possible de sortir de cette tombe...

Avec l'âpre désir de vivre et surtout de sauver sa compagne, il tenta l'ascension, suivant Fellow que son instinct guidait à travers les détours de ce labyrinthe de glace...

Et il en sortit !...

Mais quelle déception l'attendait en haut !...

Lézardée, transformée, la barricade glacée à laquelle il s'était heurté et sur la paroi de laquelle il avait retrouvé les signes tracés par la main de François Merlier n'était plus qu'un amoncellement titanesque de blocs cahotiques sous lesquels se trouvait enseveli à jamais le secret du vieux patriote...

André poussa un cri de désespoir ; puis, comme subitement frappé de folie et d'épouvante au milieu de ce désert glacé où nul bruit ne s'entendait plus, dans lequel même le grondement sourd des torrents s'était éteint, ayant l'impression d'être descendu vivant dans une tombe, il se mit à fuir, précédé de Fellow. Guidé par son instinct, l'animal l'entraînait par des fissures que le cataclysme avait creusées dans les parois de cette prison de glace, où il se trouvait quelques heures auparavant enfermé...

Et, pendant longtemps, sans avoir même conscience de la fuite des heures, la tête perdue, les jambes flageolantes, soutenu par une seule idée, idée fixe comme en ont les fous, il alla, gravissant les pics, descendant les moraines, fouillant l'horizon pour y découvrir le toit sauveur... aspirant au moment où il sentirait enfin sous son talon un sol de roc au lieu de cette surface glacée sur laquelle patinaient ses pieds brisés de fatigue...

Et voilà que, tout à coup, à ses yeux, dans le creux d'une vallée verdoyante, des maisons apparurent, toutes petites, ainsi que des jouets d'enfant...

Fiesch !... c'était Fiesch !...

Et cette vue, tout à coup, rendit à son cerveau toute sa lucidité !...

En quelques secondes, il eut conscience du miracle accompli, miracle qui réparait le désastre causé par la furieuse tourmente qui l'avait assailli, anéantissant d'un seul coup tous les efforts de François Merlier !...

Non, ce n'était pas en vain que le corps du patriote suisse reposait au sein des flots méditerranéens !...

Sa patrie et en même temps celle d'André Routier — qu'il avait voulu protéger contre la trahison du kaiser — pourraient être sauvegardées quand même...

Par le chemin que venait de suivre André, chemin qu'avec l'aide de Fellow, il se faisait fort de retrouver, les troupes suisses pourraient arriver dans le Tessin quarante-huit heures plus tôt que si elles devaient emprunter la route de la Furka ou du Grimsel...

Ainsi se trouverait barrée la route aux envahisseurs qui, au mépris des traités, envahiraient le territoire de la Confédération !...

De joie, André faisait l'effet d'un homme pris de boisson : il titubait en marchant, succombant sous le poids de son cher fardeau...

Et, tout à coup, son pied glissant, il s'affala sur le glacier dont il s'appêtait à franchir la moraine, pour regagner une route aperçue non loin, serpentant aux flancs de la montagne et sur laquelle manœuvraient des troupes.

Mais, en perdant connaissance, il avait l'intime jouissance d'avoir accompli son devoir, tout son devoir de bon Français... Il suffisait maintenant qu'il vécût assez pour ne pas emporter, lui aussi, son secret dans la tombe...

Mais Fellow « était là pour un coup », comme on dit vulgairement ; celui qui avait réussi à tirer ses amis des embûches mortelles de la montagne allait savoir aussi assurer leur salut.

C'était là pour lui besogne enfantine.

En un raid rapide, il atteignit la route et, par son manège, il eut tôt fait d'attirer l'attention d'un officier, qu'il contraignit à le suivre...

Moins d'une demi-heure plus tard, les corps inanimés de Routier et de Fridette, étendus sur une voiture d'ambulance, étaient transportés au camp voisin où les soins les plus assidus leur étaient prodigués...

En revenant à lui, aussitôt qu'il se trouva rassuré sur le sort de sa compagne, le jeune homme fit demander à l'officier commandant de vouloir bien venir s'asseoir à son chevet : il avait à lui confier un secret d'importance, duquel, affirma-t-il, dépendaient et la sécurité de la Suisse et le salut de la France...

Lorsqu'une heure plus tard, l'officier quittait le lit du jeune homme, il portait sur son visage l'empreinte d'une préoccupation grave, en même temps qu'une lueur d'espoir brillait dans ses regards...

Lui aussi, une fois entendues les explications d'André, avait senti calmées en lui les appréhensions que le misérable sort imposé à la Belgique par la félonie allemande lui avait inspirées pour la liberté helvétique...

On lisait dans le journal le *Temps*, à la date du 18 décembre 1914 :

Notre correspondant particulier de Berne nous écrit :

« Il était jusqu'à présent reconnu par l'état-major fédéral que, si un ennemi réussissait par surprise à s'emparer de Brig, tête de la ligne du Simplon et commandant par là même la sortie du tunnel du Leutschberg, l'armée suisse ne pourrait intervenir efficacement qu'en envoyant des troupes de l'Oberland bernois par la route du Grimsel, ou de la région du Gothard, par la route de la Furka ; mais ces voies de communications nécessitent des marches fort longues et fort pénibles...

« La question se posait de savoir si un détachement empruntant la voie de la Jungfrau et descendant par le glacier d'Aletsch ne pourrait pas gagner quarante-huit heures sur l'itinéraire jusqu'à présent indiqué.

« Eh bien ! hier, un bataillon bernois d'infanterie de montagne a exécuté brillamment cette manœuvre : parti à sept heures du matin du col de la Jungfrau par une tempête

de neige, il est arrivé à la tombée de la nuit à l'Eggishorn, après avoir livré un combat acharné aux troupes valaisiennes qu'il a surprises et totalement défaites. »

Et les journaux suisses concluaient avec orgueil :
« Les Boches peuvent venir... nous les attendons ! »



Reproduction et traduction interdites, Copyright by Georges Le Faure, octobre 1916.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un nouveau roman inédit :

A TIRE-D'AILE

par Félix HAULNOI

Avant la conflagration européenne, Félix HAULNOI avait publié « Les Oiseaux de guerre », mettant en scène des aviateurs dont les prouesses avaient alors paru fantastiques ; elles ont été depuis largement dépassées par nos « as ». Les aventures des héros que nous présente aujourd'hui l'auteur de notre nouveau roman « A Tire-d'Aile » passionneront nos lecteurs. Deux pures figures de jeunes filles françaises ajouteront à ces récits de batailles aériennes une note de douceur et de charme.

DANS LA NEIGE EN ALSACE

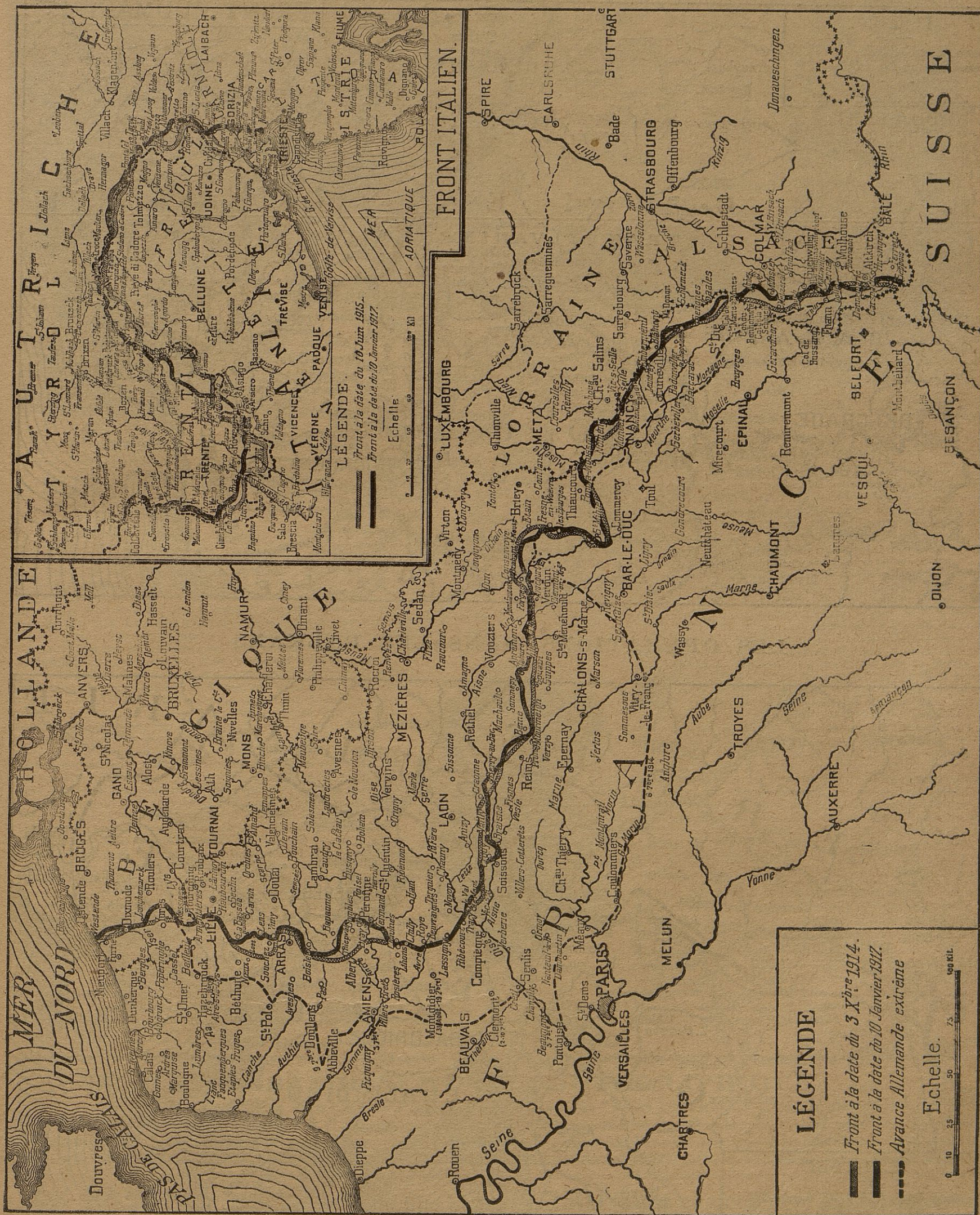


La neige couvre les Vosges ; elle uniformise les paysages, s'entasse au fond des ravins, comble le tracé des routes qui, par les cols, font communiquer avec l'arrière les postes avancés où veillent nos alpins. Pour rendre possible la circulation des troupes et des convois, des territoriaux sont constamment occupés à déblayer les routes. Voici un détachement de « pépères » se livrant à ce travail.



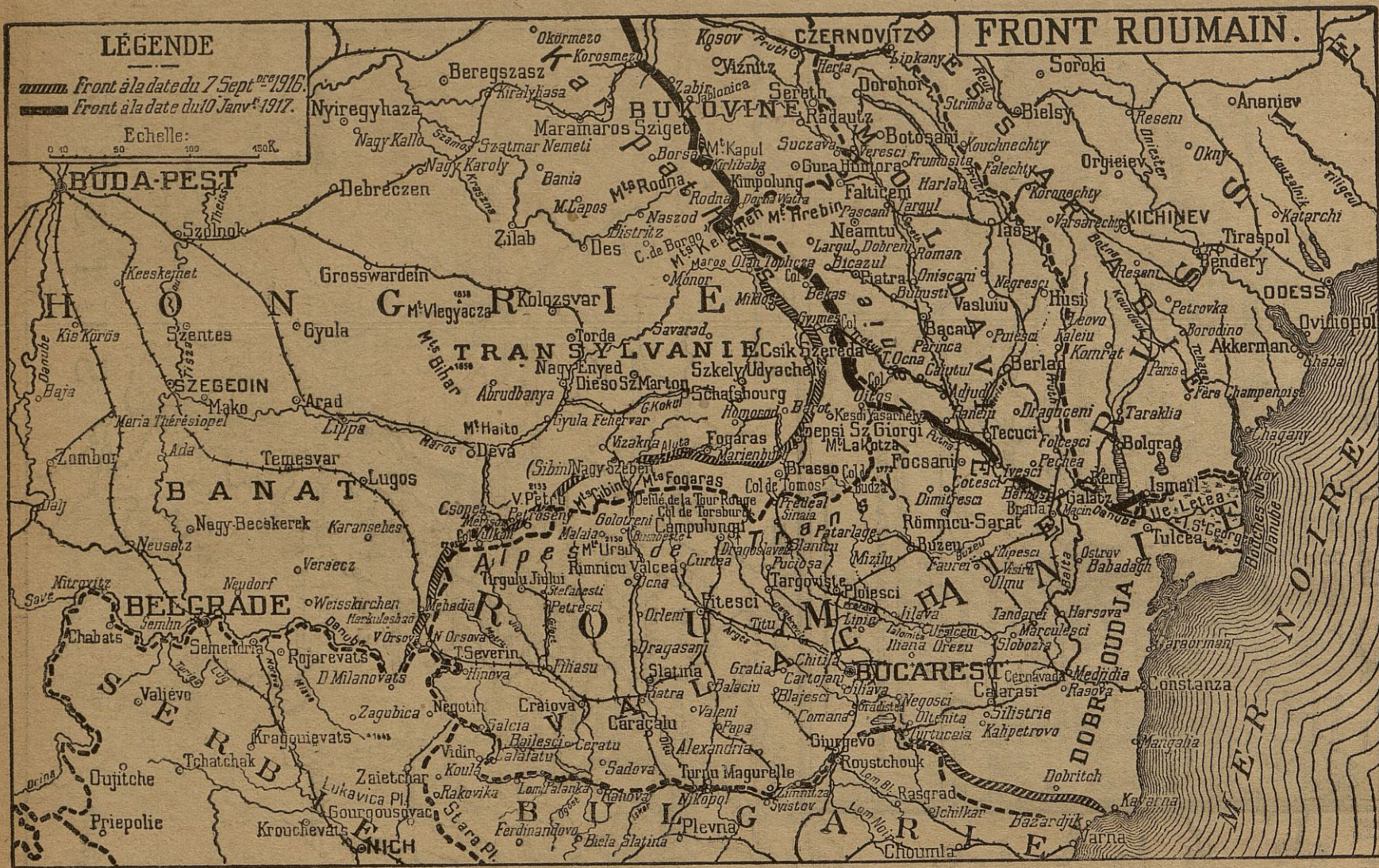
Un convoi de ravitaillement se rend en Alsace, par la route que des territoriaux armés de pelles s'efforcent de tenir à peu près libre de neige. Un froid glacial règne sur ces sommets. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne voit que les ondulations de la vaste nappe blanche. Le service doit pourtant, pour le bien de tous, s'y faire aussi régulièrement qu'en plaine. Les automobiles auraient de la peine à grimper jusque là, tandis que l'humble mulet, attelé aux charrettes du pays, se tire des plus mauvais pas.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



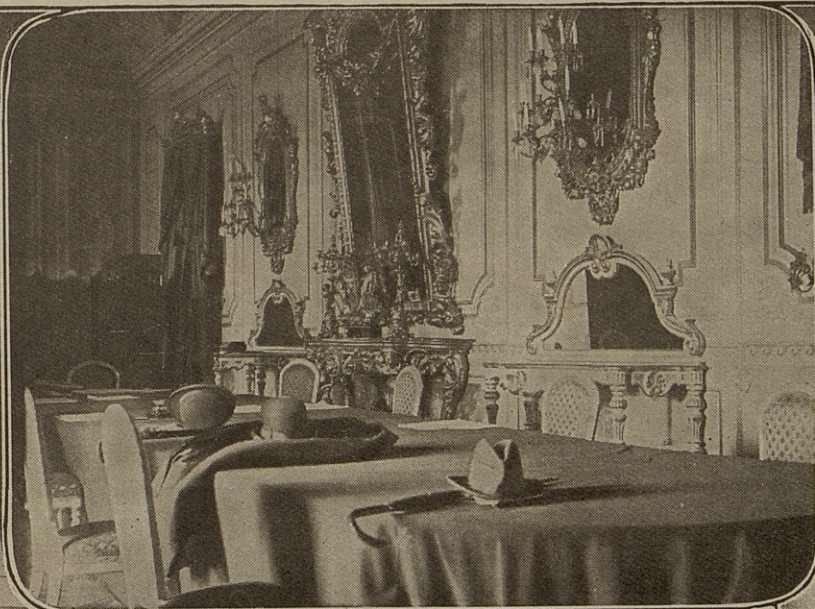
LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS A ROME



M. LLOYD GEORGE ET SES SECRÉTAIRES



LA GRANDE SALLE ROUGE DE LA CONSULTA
où eut lieu, dans les premiers jours de janvier, la Conférence des Alliés, au cours de laquelle leurs chefs de gouvernements se mirent en accord complet au point de vue politique ainsi que pour la coordination des efforts militaires. Des résolutions de la plus haute importance y furent prises.



MM. ARISTIDE BRIAND ET BARRÈRE

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — On pouvait croire que la partie la plus septentrionale du front russe, d'où, depuis des mois, ne venaient plus de nouvelles, était pour longtemps fixée, d'autant que la saison dans laquelle nous nous trouvons n'est guère propice aux grandes opérations dans cette contrée. Il est vraisemblable que les Allemands avaient plus ou moins dégarni ce secteur de troupes au profit des opérations contre la Roumanie. Une grande offensive du général Roussky leur a rappelé soudain que les Russes n'ont pas dit leur dernier mot. Elle s'est produite inopinément sur un front évalué à 150 kilomètres, entre Riga et Mitau, et a réalisé dès le début des succès très encourageants. Son but est de faire une large brèche dans le front allemand le long du littoral, au nord de Mitau, afin de tourner cette place et les positions qui lui font suite et qui sont probablement couvertes de défenses considérables. Les Russes ont commencé par enlever l'île de Glandau, sur la Dwina, ainsi que Kalmsen, forte localité au sud-ouest du lac Babit, sur le cours de l'Aa. Des combats acharnés se sont livrés dans cette région, dont les Russes occupent les points principaux ; la ville de Mitau est sérieusement menacée par leur avance d'environ 2 kilomètres vers le sud de leurs positions initiales. Le 10, des informations, à vrai dire officieuses, donnaient cette ville comme déjà reprise par les Russes. Mitau est pour qui l'occupe une base très importante pour des opérations militaires. Chef-lieu du gouvernement de Courlande, elle était peuplée d'environ 40.000 habitants : c'est, en même temps qu'une ville aristocratique, un centre commercial actif. Louis XVIII, encore comte de Provence, y résida de 1798 à 1807. Le secteur qu'elle commande avait été très consciencieusement organisé au point de vue défensif par les Allemands. Ceux-ci, se voyant en état d'infériorité devant l'offensive du général Roussky, ont appelé en hâte des renforts dans la région, ce qui, momentanément, a arrêté la progression des Russes. Quoi qu'il en soit, nos alliés ont recueilli, au cours de ces premiers jours d'offensive, un matériel de guerre assez important et fait de nombreux prisonniers. D'autres opérations ont eu lieu sur différentes parties du front : elles sont peu importantes, mais attestent que ni Russes ni Allemands ne s'endorment dans l'attente des événements.

L'offensive du général Roussky crée une diversion aux opérations de Roumanie, mais on ne peut savoir encore quel en sera le résultat. Les efforts de nos alliés n'ont pu empêcher les

Impériaux d'occuper deux points importants de la ligne sur laquelle on s'attendait à les voir faire tête : Braïla et Focsani. La poussée germano-bulgare continue à s'exercer sur tout le front, depuis cette dernière ville jusqu'aux abords de Galatz, particulièrement vers la boucle du Sereth, entre Rimnicu-Sarat et le Buzeu, région très difficile à défendre, aucune attaque venant de la partie Est et Sud n'ayant été prévue lorsqu'on établit là des fortifications, qui sont toutes dirigées de l'autre côté. Quant à l'archiduc Joseph, avec les Austro-Hongrois, il a obtenu des succès entre la Putna et le Kasina : il est à proximité du village de Campirule, à l'est de Soveja, à environ 40 kilomètres de la rive droite du moyen Sereth. Si nos alliés sont forcés de reculer, du moins ne reculent-ils que pas à pas : leur résistance devient de plus en plus solide et donne beaucoup d'ouvrage à l'ennemi ; si ce dernier envisage, comme on l'a dit, l'invasion de la Bessarabie, il n'est pas encore au bout de ses peines. En attendant, il se confirme que, dans les pays envahis, il ne trouve qu'une minime partie des subsistances qu'il avait compté y saisir. Les journaux allemands eux-mêmes avouent que la déception à cet égard est grande chez eux : à Braïla, l'envahisseur n'a trouvé que 300 wagons de blé : « Bien maigre résultat, dit le *Berliner Tageblatt*, eu égard à l'importance considérable de cette ville sur le marché d'exportation roumain. » La population de l'Allemagne est prévenue d'autre part par ses dirigeants qu'elle ne doit pas compter sur ce butin pour apaiser la faim qui la tenaille, attendu que, d'abord, il est fort succinct et qu'ensuite il doit être réservé pour la consommation de l'armée qui l'a conquis. Quant au pétrole, qui eût été si précieux pour nos ennemis, les puits en ont été détruits méthodiquement ; sondes, puits, wagons-citernes, raffineries, ont été livrés aux flammes et ont brûlé pendant de longs jours, emplissant le pays de fumée. C'est la principale richesse de la Roumanie qui disparaît et on doit admirer le patriotisme de nos alliés qui ont consenti un tel sacrifice uniquement pour rendre stérile la victoire de notre ennemi commun.



LE GÉNÉRAL RUQUOY

nouveau chef d'état-major général de l'armée belge, qui succède au général Wielemans, décédé

FRONT DE MACÉDOINE. — Depuis le 30 décembre il n'y a eu presque rien à signaler sur ce front, le mauvais temps ayant entravé les opérations dans tous les secteurs. La lutte d'artillerie cependant ne s'est pas arrêtée, surtout dans le secteur de Monastir. Quelques coups de main ennemis ont été repoussés çà et là ; nos troupes, ainsi que celles de nos alliés, ont pris l'initiative de quelques petites affaires qui ont été couronnées de succès. En résumé, la situation sur ce front n'a subi aucun changement. Le gouvernement grec ayant accepté les conditions exigées par l'Entente, notre armée d'Orient va se trouver plus libre de ses mouvements.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la 4^e page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 117, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 10 et représentant des « Allemands dévalant la pente d'un ravin à toute allure et se précipitant dans nos lignes ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

QUELQUES FIGURES DE FEMMES DE NOTRE HISTOIRE



C'est à juste titre que Paris a pris pour patronne sainte Geneviève, car, par deux fois, l'humble fille de Nanterre sauva la future capitale de notre pays. Lorsque les Huns, ayant ravagé l'Europe, arrivèrent devant Lutèce, les habitants, pris de terreur, ne songèrent qu'à fuir. Mais Geneviève se jeta au-devant des fuyards : « Mes amis, mes frères, ne fuyez pas ! Attila n'attaquera pas votre ville. Je vous en donne l'assurance, au nom de Dieu ! » En effet, le terrible kaiser des Huns, changeant de route, fonda sur Orléans. Des années plus tard, Clovis vint mettre le siège devant Paris qu'il disputait à Syagrius. La ville allait succomber à la famine ; Geneviève de nouveau lui apporta le salut. Avec une flottille de bateaux de pêcheurs, elle descendit la Seine, et, marquant son passage par des miracles, elle recueillit des provisions qui sauvèrent la vie aux assiégés. Le souvenir de Geneviève évoque la vaillance, la charité, le dévouement des femmes de France.